Urgent : frappes US sur Qeshm après une « bombe sale » iranienne | Elijah Magnier et Stephen Kinzer

Le correspondant de guerre Elijah Magnier et l'auteur et historien Stephen Kinzer discutent de l' escalade engagée entre les États-Unis et l'Iran, désormais au niveau des armes de destruction massive, et des raisons pour lesquelles Netanyahou et Trump sont dans leur dernière ligne droite vers une guerre totale. Suivez Eijiah Magnier : https://ejmagnier.com/ Le nouveau livre de Stephen Kinzer : https://stephenkinzer.com/ & https://www.amazon.com/stores/author/B00455F1NC?ccs_id=e85df06c-54d4-4562-a542-73d5e9635472 SOUTENEZ L'ÉMISSION EN DEVENANT MEMBRE DE LA CHAÎNE YOUTUBE : https://www.youtube.com/channel/UCOxLhz6B_elvLflntSEfnzA/join PATREON.COM/DANNYHAIPHONG D'autres façons de soutenir la chaîne : https://www.buymeacoffee.com/dannyhaiphong Substack : chroniclesofhaiphong.substack.com Cashapp : $Dhaiphong Venmo : @dannyH2020 Paypal : https://paypal.me/spiritofho Suivez-moi sur Telegram : https://t.me/dannyhaiphong #iran #israel #trump

#Danny

Bienvenue à tous dans cette nouvelle partie de l'émission. Comme vous le voyez, je suis en compagnie d'Elijah Magnier, correspondant de guerre, journaliste indépendant et analyste, pour faire le point sur les derniers développements. Elijah, je voulais commencer par cette histoire de bombe sale. Donald Trump a réagi à des informations selon lesquelles les services de renseignement américains auraient indiqué que Washington pourrait être la cible d'une bombe sale iranienne. C'est CNN qui l'a rapporté. Selon la chaîne, le renseignement américain aurait indiqué que l'Iran élaborait des plans en vue de faire éventuellement exploser une bombe sale à Washington. Alors, certains se demandent : est-ce encore une tentative d'opération sous faux drapeau, Elijah ? Parce que certains se souviennent peut-être qu'en deux mille deux, CNN avait évoqué une bombe sale irakienne dont les services de renseignement américains laissaient entendre l'existence, en pleine psychose autour des armes de destruction massive.

Il y a aussi eu des frappes aériennes tôt ce matin. Beaucoup les ont attribuées aux États-Unis. Elles ont fait au moins six morts, probablement des militaires, sur l'île de Qeshm. Tôt ce matin également, Elijah, l'Iran a frappé un système radar militaire américain sur la base aérienne de Sheikh Isa, à Bahreïn, en représailles aux frappes presque quotidiennes des États-Unis, qualifiées de frappes limitées. Mais Elijah, j'aimerais peut-être commencer par votre réaction à toute cette histoire de bombe sale. S'agit-il encore d'une opération sous faux drapeau destinée à préparer une opération de plus grande envergure, sachant que les services de renseignement israéliens étaient tout récemment

à Washington ? Et que pensez-vous de l'escalade qui a entouré cette affaire aujourd'hui, alors que nous nous sommes tous réveillés en apprenant que les deux pays avaient échangé des frappes ?

#Elijah Magnier

Merci de m'avoir invité. Au fil des décennies, nous nous sommes habitués à ce genre de discours. Quand les Américains ou les Israéliens veulent déclencher une guerre, ils commencent par trouver un prétexte, comme une bombe sale, des armes de destruction massive, ou une tentative d' assassinat contre un ambassadeur à Londres ou ailleurs. Quel que soit le motif invoqué, le but est de préparer la population à ce qui va suivre. C'est ce que nous avons constaté avec toutes les invasions et les guerres israéliennes, ainsi qu'avec les guerres américaines, au fil des décennies. Les Américains ne comprennent toujours pas l'idéologie de la République islamique d'Iran, et cela le confirme. Faire exploser une bombe nucléaire ou chimique, ou je ne sais quelle bombe sale à laquelle les Américains faisaient référence, c'est tuer en masse des civils.

C'est quelque chose que seuls les Américains et les Israéliens peuvent faire en parlant de dommages collatéraux. L'idéologie iranienne ne permet pas d'accepter le massacre de civils, comme le font les Israéliens à Gaza, par exemple, ou les Américains en Irak, en Afghanistan ou en Libye, puis de justifier ces morts en parlant de dommages collatéraux. Ce n'est pas compatible avec l'idéologie de la République islamique. Deuxièmement, qu'est-ce que l'Iran obtiendrait ? Qu'aurait-il à gagner à utiliser une prétendue bombe nucléaire ou une bombe sale sur le sol américain ? Cela ne ferait que garantir que les Américains n'hésiteraient pas à déployer toute leur puissance contre l'Iran et à bombarder le pays tout entier. Donc, ça ne tient pas debout, et ce n'est pas dans les habitudes de l' Iran.

Nous avons vu à plusieurs reprises, et dans de nombreuses guerres, que l'Iran réagit progressivement et ne va pas jusqu'à des extrêmes comme l'utilisation d'une bombe chimique ou de ce qu'on appelle une bombe sale. Maintenant, il est vrai que le Guide de la révolution iranienne a donné des consignes, disant qu'il n'accepterait plus une situation de ni guerre ni paix. Et nous comprenons que cela signifie qu'il invite l'armée iranienne à commencer à intensifier ses actions contre les Américains. Mais les Iraniens ont de nombreuses cibles militaires à leur portée, et nous avons vu comment ils ont visé Cheikh Issa, à Bahreïn. Ils ont visé ces bases et ces installations radar. Ils ont des cibles en Jordanie, et il reste des bases dans les pays du Golfe.

Ils n'ont pas vraiment besoin d'aller à New York pour bombarder la ville ou simplement déposer une bombe sale dans un lieu civil à New York. On voit donc les Iraniens faire monter la tension. On les voit provoquer la marine américaine en attaquant tous les pétroliers ou les méthaniers escortés par les Américains, et en veillant à ce qu'ils soient non seulement endommagés, mais coulés malgré l' escorte américaine. Le but, c'est de confirmer que le détroit d'Ormuz n'est effectivement plus sous le contrôle des Américains. Et même si les Américains escortent des navires, ces navires ne sont pas en sécurité. Voilà où nous en sommes aujourd'hui : l'Iran fait monter la tension et les Américains se retrouvent pris au piège.

Ils ne savent pas quoi faire des informations sur une bombe sale. C'est un peu comme ce qui a été publié dans le New York Times, où l'on disait : « Eh bien, en fait, l'Iran possède plus de cinq cents barrages, et ces barrages alimentent en eau les installations souterraines de missiles ou l'industrie souterraine des missiles. » Tout ça, simplement pour justifier et permettre l'utilisation abusive de ces informations, alors qu'en réalité, l'Iran manque d'eau. Il y a plusieurs mois, le président a déclaré que les habitants de Téhéran devraient peut-être évacuer la ville parce qu'il n'y a plus d'eau. Ces barrages sont donc destinés aux civils. Et une fois de plus, on voit que l'action conjuguée du New York Times et de CNN est loin d'être innocente.

#Danny

Oui, très bonnes remarques, Elijah. Je suis content que vous ayez évoqué cette histoire de barrages, parce que beaucoup tiraient aussi la sonnette d'alarme sur un possible prétexte pour reprendre les frappes contre les infrastructures civiles. Et en effet, selon le New York Times — c'est Gulf News qui reprend l'article —, les États-Unis et Israël seraient en train d'élaborer des plans pour frapper les infrastructures économiques de l'Iran. Cet article cadrerait donc assez bien avec ces plans. Elijah, vous pourriez peut-être nous aider, le public et moi, à comprendre tout ça. Pourquoi les États-Unis agissent-ils de cette manière en ce moment ?

Il y a, bien sûr, la bombe sale, qui pourrait servir de prétexte à une opération sous faux drapeau, un élément déclencheur pour justifier une reprise des opérations de grande envergure. Il y a maintenant un troisième porte-avions dans la région. Et il y a des frappes. Certains parlent de représailles réciproques. D'autres disent qu'elles sont, entre guillemets, « limitées ». Et il y a l'Iran qui riposte… ou, selon certains, ce sont en fait des ripostes contre l'Iran, en raison de ce que vous avez évoqué : les frappes sur Bahreïn, ainsi que sur les navires. Pourquoi les États-Unis se retrouvent-ils dans cette situation et agissent-ils de cette manière ?

#Elijah Magnier

D'abord, parce que l'administration américaine est à court d'options. Ensuite, Donald Trump comprend que les Américains sont contre la guerre à cause de ses conséquences sur leurs factures, leurs courses, les prix du pétrole et du gaz, et le coût de la vie. Il lui faut donc quelque chose de vraiment grave, comme une menace pour leur vie, pour justifier une attaque contre l'Iran qui va aggraver les dégâts économiques à l'échelle mondiale. Ces dégâts ne se limitent pas aux États-Unis et à l'économie iranienne, déjà soumise aux sanctions.

Cela touche en fait tous les continents, sans aucune exception. C'est pourquoi Donald Trump a besoin de quelque chose de très substantiel, mais cela n'a pas encore vraiment pris forme dans l' esprit de la population, très probablement avant le trois janvier, date à laquelle aura lieu la passation de pouvoir entre les républicains et les démocrates au Sénat et au Congrès. Mais il est coincé, car c' est sa dernière option tant que Benjamin Netanyahu est encore au pouvoir et qu'un nouveau

gouvernement n'a pas été formé. Et pour cela, il dispose d'un peu plus d'un mois avec Netanyahu, si Gadi Eisenkot, le Premier ministre chargé de former le gouvernement, ne parvient pas à le faire en vingt-huit jours, plus quatorze jours, soit un peu moins d'un mois et demi.

Et pendant ce mois et demi, Benjamin Netanyahou meurt d'envie d'attaquer l'Iran, juste pour causer des dégâts, sachant que l'Iran va riposter et endommager les infrastructures économiques et énergétiques de la région du Golfe, pour le plus grand bonheur d'Israël. Parce que, pour les Israéliens, si tous les pays autour d'Israël deviennent pauvres, ce serait le scénario idéal. Et si les pays du Golfe perdent leurs installations de stockage de pétrole et de gaz et qu'il leur faut ensuite de nombreuses années pour s'en remettre, cela signifie qu'Israël reste le plus fort au Moyen-Orient. C' est ce que veut Benjamin Netanyahou, mais cela ne va pas dans le sens de la sécurité nationale des États-Unis et n'apporte aucun bénéfice aux citoyens américains, ni même aux administrations américaines, si ce n'est, en fait, de faire plaisir à Israël.

Donc, ce chaos au Moyen-Orient nuit à la sécurité mondiale, et personne, républicain ou démocrate, ne souhaiterait voir cela se produire en Iran. Donald Trump est donc vraiment coincé aujourd'hui. Face à lui, l'Iran reste inflexible sur ses conditions et refuse de revenir sur ses sept points : mettre fin à la guerre, débloquer tous les fonds, verser des indemnisations, lever le blocus, lever toutes les sanctions et mettre fin à la guerre au Liban, avec un retrait israélien. Ensuite, ils pourront s'asseoir à la table des négociations et discuter du dossier nucléaire. Mais les Américains veulent seulement la levée du blocus, et cela n'arrivera pas, car l'Iran se retrouverait alors sans aucun moyen de pression sur les Américains. Et Donald Trump se satisfait du maintien du statu quo. Voilà pourquoi Trump manque d'options.

#Danny

Et je suis content que vous ayez évoqué Israël, Elijah. Haaretz rapportait hier que Netanyahou est dans l'impasse sur tous les fronts, mais qu'il continue de pousser à une frappe contre l'Iran. Et, vous savez, pendant ce temps, Elijah, les frappes et les représailles se succèdent. Et ce que j'ai remarqué, c'est que l'Iran utilise presque exclusivement des drones. Pour l'instant, il ne fait pas usage de ses missiles balistiques. Et je me demande quelle analyse vous en faites, sachant que les radars qu'ils visent, et qu'ils affirment avoir touchés — ce que le CENTCOM dément, bien sûr —, coûtent en réalité très cher et sont pris pour cibles depuis le début de cette guerre. Que pensez-vous de la manière dont l'Iran répond à l'intransigeance américaine dans cette situation, et du rôle de Netanyahou ? Je sais que vous avez aussi beaucoup de choses à dire sur ce qui vient de se passer lors des élections israéliennes.

#Elijah Magnier

Donc, ce qui se passe, c'est que l'Iran utilise des armes très bon marché, comme des drones, pour frapper des équipements très coûteux et détruire des radars ou des installations militaires américains, ou encore pour détourner des drones américains très coûteux. Et il n'a pas vraiment

besoin d'utiliser des missiles, parce qu'il n'a pas besoin d'agir à plus grande échelle, alors que les missiles sont conçus pour causer davantage de destructions. Là, les Iraniens peuvent tranquillement piloter leurs drones. Ils peuvent en envoyer un, des dizaines, voire des centaines, quand ils le veulent, si la cible en vaut la peine. Donc, je pense que les Iraniens réservent leurs missiles à Israël, parce qu'ils ont décidé de changer de stratégie : en cas de guerre, ils se concentreront sur une ville après l'autre, en s'assurant d'en détruire une avant de passer à la suivante. Vous avez mentionné Haaretz. Oui, c'est vrai.

La seule solution pour Benjamin Netanyahou de former un gouvernement d'union nationale, c'est de faire la guerre et de veiller à ce qu'elle dure le plus longtemps possible, pour pouvoir organiser de nouvelles élections. Il comprend aujourd'hui que Gadi Eisenkot ne veut pas de lui dans un gouvernement d'union nationale, même s'il accepte d'intégrer au nouveau gouvernement le Likoud, le parti que dirige Benjamin Netanyahou. Donc, Gadi Eisenkot est prêt à accepter le Likoud dans la coalition, mais évidemment pas Benjamin Netanyahou, parce que Netanyahou pose comme condition d'être Premier ministre. Et personne ne le croit parce qu'en deux mille vingt, il faisait partie du gouvernement d'union nationale, puis il a changé d'avis et n'a pas respecté l'accord. Il est resté au pouvoir aussi longtemps qu'il l'a voulu, au lieu de céder le pouvoir à la personne qui avait été choisie à l'époque, comme cela avait été convenu avant la formation du gouvernement.

Aujourd'hui, un coup dur attend Netanyahou avec le changement de président du Parlement. Un nouveau président sera élu aujourd'hui, ainsi que des vice-présidents issus des partis arabes. Et ils vont commencer à modifier toutes les lois que Benjamin Netanyahou a fait adopter pendant ses quatre années au pouvoir, alors que le président du Parlement était membre du Likoud, un fidèle de Netanyahou qui veillait à faire approuver toutes les lois conformes à ses souhaits. Ce à quoi nous assistons aujourd'hui, c'est donc vraiment un grand changement dans la société israélienne, où plus personne ne veut de Netanyahou au pouvoir, à part Netanyahou lui-même.

Un autre scandale a éclaté : il a manipulé des informations depuis son bureau, avec le chef du Shabak, c'est-à-dire le chef du service de renseignement intérieur. Ils ont fabriqué de fausses informations sur des militants arabes pour les empêcher de se présenter aux élections et de soutenir les partis arabes. C'est donc un nouveau scandale qui s'ajoute à ses affaires de corruption. Aujourd' hui, il devait comparaître au tribunal, mais il est parti, interrompant l'audience sous prétexte d'avoir reçu des informations secrètes du conseiller à la sécurité nationale. Il cherche donc toutes sortes d' excuses, y compris la guerre contre l'Iran, pour s'assurer que Gadi Eisenkot ne forme pas de gouvernement de sitôt.

Il avait déjà diabolisé les partis arabes, qui disposaient de dix-neuf sièges à la Knesset et qui auraient pu rejoindre Gadi Eisenkot. Mais à cause de la campagne féroce qu'il a menée contre eux, Gadi Eisenkot ne peut pas les faire entrer au gouvernement, même s'ils ont voté pour recommander au président d'Israël de le nommer Premier ministre. Et c'est ainsi que Gadi Eisenkot, avec seulement quarante-huit sièges, a réussi à obtenir les dix-neuf voix supplémentaires des partis arabes pour être désigné. Aujourd'hui, les partis arabes ne demandent rien à Gadi Eisenkot, si ce n'

est d'écarter Netanyahou. Tout le monde est donc d'accord aujourd'hui pour écarter Netanyahou, et c'est pour cela qu'il est comme un animal blessé et qu'il peut faire des dégâts.

#Danny

Pensez-vous que cela va réussir ? Assistons-nous à la fin de Netanyahou ? Et est-ce que cela changera quelque chose ? Parce que, d'un côté, j'entends J. D. Vance dire des choses comme : « Oh, cette guerre ne va pas durer éternellement. Elle sera terminée en deux mille vingt-huit, ou avant deux mille vingt-huit. » Mais il y a aussi des signes forts qui montrent qu'Israël crée des conditions qui me rappellent presque un mélange entre juin deux mille vingt-cinq et le début de la guerre des Quarante Jours, du moins en ce qui concerne le récit qui se construit autour de la région. À votre avis, Netanyahou peut-il survivre, et survivra-t-il, à une situation qui semble beaucoup moins favorable pour lui, comme vous venez de le souligner ?

#Elijah Magnier

Eh bien, maintenant, il a cinquante-trois voix. Il est possible que les haredim, même s'ils ont voté avec lui aujourd'hui au Parlement, à la Knesset, abandonnent Benjamin Netanyahu. Et là, il perdra tout espoir. Il demande et négocie une immunité pour, au moins, ne pas aller en prison dans les trois affaires de corruption, après une grâce présidentielle. C'est ce qu'il négocie s'il n'a plus aucun espoir de rester Premier ministre ou d'occuper un poste de ministre, car un poste de ministre ne le protégera pas dans les trois affaires de corruption. Oui, il peut encore faire des dégâts. Et le plus grand dégât qu'il puisse causer, c'est de convaincre Donald Trump d'entrer en guerre contre l'Iran avant le trois janvier et la passation de pouvoir entre les républicains et les démocrates. Et cela arrangerait aussi très bien Benjamin Netanyahu, parce que ce serait avant que Gadi Eisenkot ne forme un gouvernement.

Voilà donc ce qui nous attend d'ici au trois janvier : il est tout à fait possible que Benjamin Netanyahou prenne l'initiative de bombarder l'Iran, ou qu'il tente de pousser les Iraniens à bombarder Israël pour pouvoir rester au pouvoir. C'est une éventualité très sérieuse. Pour se maintenir au pouvoir, il veut de nouvelles élections, et il veut que ce gouvernement échoue, parce que de nouvelles élections lui donneraient une chance de remporter la majorité. Gadi Eisenkot ne sera pas en mesure de réunir les quarante-huit sièges, et les Arabes, selon Netanyahou, n' atteindront pas les dix-neuf sièges.

Voilà donc où nous en sommes, avec Donald Trump et J. D. Vance qui affirment qu'un accord sera conclu avant deux mille vingt-huit. Il rêve, parce que les Iraniens ne lui feront aucun cadeau d'adieu avant son départ du pouvoir. Au contraire, c'est lui qui est responsable de la mort de milliers d' Iraniens, et les Iraniens ne vont pas le récompenser pour cela ni lui faire la moindre concession, à moins qu'il ne déclare accepter toutes les conditions et qu'il ne les mette en œuvre avant que l'Iran ne fasse quoi que ce soit. Mais cela n'arrivera pas. Je ne vois donc pas de solution se dessiner avant deux mille vingt-huit. Je ne vois pas de solution tant que Donald Trump sera au pouvoir. Et je ne

pense pas que Benjamin Netanyahu aura la possibilité de déclencher une guerre après le trois janvier.

#Danny

Alors, en ce qui concerne Israël, Elijah, est-ce que ce pays a les moyens de faire ce dont les médias israéliens parlent aujourd'hui avec tant d'enthousiasme : prendre l'initiative, sous la direction de Netanyahou, de frapper l'Iran pour obtenir le soutien des États-Unis à une nouvelle frappe, un peu comme lors de la guerre des douze jours, mais peut-être à une autre échelle et sous une autre forme, étant donné tout ce qui a changé dans la région, sur le plan militaire comme dans d'autres domaines ? Qu'en pensez-vous ? Israël a-t-il les moyens de le faire ? Netanyahou en a-t-il les moyens ?

#Elijah Magnier

Eh bien, nous n'avons pas besoin de beaucoup spéculer ou analyser. Nous avons vu Netanyahou à l' œuvre en deux mille vingt-cinq, lorsqu'il a déclenché la guerre de douze jours, en juin. Et nous avons entendu Donald Trump nous dire qu'au bout de cinq à six jours, Netanyahou l'avait supplié d' arrêter la guerre. L'Iran avait été pris par surprise et avait riposté à Israël au bout de dix-huit heures. Lors de la guerre de février deux mille vingt-six, l'Iran a riposté au bout de vingt à trente minutes. Deuxièmement, l'Iran a appris quels types de missiles fabriquer pour faire le plus de mal à Israël. L'Iran est donc bien mieux préparé à tous les scénarios possibles et sait comment infliger de graves dégâts à Israël. Par conséquent, Benjamin Netanyahou peut déclencher une guerre.

Ça ne fait absolument aucun doute, parce que c'est ce que fait Israël sous couvert de guerres préventives. Mais Israël peut-il mener cette guerre à son terme ? Donald Trump se joindra-t-il aux Israéliens dans cette guerre ? On peut vraiment en douter, parce que, premièrement, Israël va hurler, et l'Iran fera en sorte que les destructions en Israël soient considérables. Deuxièmement, je ne pense pas que Donald Trump se joindra à Israël, même s'il a commis la plus grosse erreur de sa carrière politique — qui n'est pas très longue, parce qu'il n'est pas vraiment un homme politique — en écoutant Benjamin Netanyahou et en entrant en guerre, en partant à tort du principe que les conséquences seraient toutes en sa faveur, ce qui lui permettrait de clamer : « Au vainqueur le butin. »

Et nous avons vu que quatorze bases américaines ont été détruites. Nous avons vu, pour la première fois, l'image de l'empire américain détruite — véritablement détruite par les missiles iraniens — et nous avons constaté que les États-Unis ne sont pas un partenaire sur lequel les pays du Golfe peuvent compter, surtout quand les Américains ne parviennent pas à se défendre eux-mêmes ni à défendre leurs alliés. Nous avons même entendu l'envoyé du président américain, Thomas Barrack, déclarer : « Nous ne sommes pas au Moyen-Orient pour défendre les pays de la région. Ils doivent compter sur eux-mêmes. »

#Danny

Vous avez raison, Elijah. Hier, The Atlantic a rapporté — et CBS y a aussi consacré un reportage dans 60 Minutes — que le Pentagone avait en fait ignoré des avertissements. Donald Trump a catégoriquement rejeté ces informations. Puis, dès le début de la guerre, les frappes ont tué des militaires américains. Cela a donc eu des répercussions immenses, Elijah. Et dans les quelques minutes qui nous restent avant d'accueillir notre prochain invité, je voulais vous demander ce que tout cela signifie à l'échelle régionale, parce qu'il y a actuellement beaucoup de fronts différents. Israël menace le Liban d'une intervention et d'une escalade encore plus importantes si la guerre contre l'Iran reprend avec davantage d'ampleur. Le Yémen, bien sûr, progresse considérablement face à l'Arabie saoudite et étend son contrôle territorial en prenant aux forces soutenues par Riyad des zones proches de Bab el-Mandeb, et même plus éloignées. Alors, quel regard portez-vous sur la situation régionale, compte tenu de tout ce que nous avons évoqué concernant l'état actuel du conflit avec l'Iran, ce conflit central ?

#Elijah Magnier

Eh bien, il y a deux fronts importants. Le premier, le plus important, se trouve au Yémen, où Ansarullah inflige de lourdes défaites aux forces pro-saoudiennes le long de la côte, entre Bab el-Mandeb et Aden. Les forces d'Ansarullah descendent des montagnes vers la province de Lahij, après avoir terminé leurs opérations à Taëz, sans prendre la ville, mais en l'encerclant dans le cadre d'un accord avec la tribu. Il y a aussi un autre front à Marib, dans le nord-est, où, là encore, Ansarullah progresse. Donc, depuis que les Saoudiens ont annoncé qu'ils allaient avancer et occuper Sanaa, nous avons vu les forces pro-saoudiennes perdre des milliers de kilomètres carrés dans le sud et dans l'est.

Et je pense qu'Ansarullah avance peu à peu vers Aden pour en prendre le contrôle et faire en sorte que les Saoudiens n'aient plus de point d'ancrage dans le pays. Cela va prendre du temps, mais la progression est assez rapide. C'est le front le plus important. Un autre front, c'est l'Irak, où le Premier ministre Ali Zaidi a fixé à ce vendredi l'échéance d'un ultimatum adressé au Kata'ib Hezbollah irakien. Il affirme qu'il va envoyer les forces antiterroristes et la police fédérale prendre le contrôle de Jurf al-Nasr, au sud de Bagdad. Il prend la contrebande de pétrole comme prétexte, mais en réalité, il veut désarmer la milice irakienne. Mais cela ne se produira pas. Il peut contrôler le pétrole. Il peut mettre fin à la contrebande.

Il peut envoyer les Forces de mobilisation populaire, parce qu'elles entretiennent de bonnes relations avec toutes les milices irakiennes. Mais il ne peut pas désarmer ces groupes, car leur désarmement est en réalité lié à l'unité des théâtres de guerre au Liban, en Iran, au Yémen et en Irak. Par conséquent, malgré son empressement à répondre à la demande de Donald Trump, le désarmement de toutes les milices n'aura pas lieu. Ces milices ne rendront pas les armes tant que l'Irak ne sera

pas un pays souverain, maître de son espace aérien, où les Américains et les Israéliens ne pourront pas violer cet espace, tant que la Turquie n'aura pas quitté le Kurdistan et que les Kurdes du Kurdistan irakien n'auront pas mis fin à leurs relations avec le Mossad. Question suivante.

#Danny

Elijah, c'était un plaisir de faire cette émission avec vous aujourd'hui. Merci beaucoup d'avoir accepté l'invitation. Je tiens à préciser à tout le monde que votre site, ElijahMagnier.com, figure dans la description de la vidéo, ci-dessous. Vous y trouverez donc tous le lien. Merci de nous avoir consacré votre temps. Un dernier mot avant de nous quitter ?

#Elijah Magnier

Eh bien, tout le plaisir était pour moi, Danny. Merci beaucoup de m'avoir invité.

#Danny

Bien sûr, oui. Je reprendrai contact avec vous très bientôt, c'est certain. Prenez bien soin de vous, et j'ai hâte de notre prochain entretien.

#Elijah Magnier

Et vous aussi.

#Danny

Alors, bonjour à tous. Je reçois aujourd'hui pour la première fois Stephen Kinzer, écrivain, historien, ancien correspondant du New York Times et auteur d'un nouveau livre, Boiling Point, consacré au conflit en Ukraine et à la manière dont l'Amérique a apporté la guerre en Ukraine. Stephen Kinzer, merci beaucoup d'être avec moi aujourd'hui. Merci d'avoir accepté mon invitation. C'est un plaisir d' être ici. Très bien. Alors, cela fait un bon moment que je suis votre travail. Et, vous savez, je vous considère comme l'un des plus grands analystes et journalistes sur la question de l'interventionnisme américain. Vous en parlez d'ailleurs dans votre livre. C'est l'un des thèmes centraux de votre dernier ouvrage sur l'Ukraine. Mais je voulais vous poser une question, puisque vous avez écrit All the Shah's Men et que vous avez beaucoup parlé de l'Iran : qu'est-ce que cela vous a fait d'écrire ce livre sur l' Ukraine, sur cette longue histoire de l'interventionnisme américain en Ukraine, puis de voir ce que les États-Unis viennent de faire à l'égard de l'Iran, et où nous en sommes aujourd'hui ? Comment avez-vous vécu cela, et quel lien faites-vous entre ces deux évolutions ?

#Stephen Kinzer

Eh bien, mon nouveau livre, Boiling Point, n'est pas un livre sur la guerre en Ukraine. En fait, il s' arrête au moment où la guerre commence. Mon livre raconte une campagne américaine menée pendant soixante-quinze ans pour faire de l'Ukraine notre bélier contre la Russie. Ce qui m'a poussé à l'écrire, c'est d'avoir entendu des centaines de fois de trop l'expression « invasion non provoquée ». J'ai donc voulu montrer que, même si l'on peut qualifier cette invasion d'agressive, d'illégale, d' immorale — tout ce que vous voudrez —, elle n'était certainement pas sans provocation préalable. Après, savoir si cette provocation était suffisamment grave pour justifier une invasion, c'est à chaque lecteur d'en juger. Mais je tiens à ce que, lorsque les gens se font une opinion sur l'Iran ou sur l' Ukraine, ils prennent en compte ce qui s'est passé avant. Et je crois que c'est ce que j'ai essayé de faire dans mes précédents livres, et aujourd'hui dans Boiling Point.

J'ai donc écrit sur les interventions américaines en Iran et au Guatemala, mais aussi en Indonésie et au Congo, un peu partout dans le monde. C'est donc le sujet de ce livre. C'est le récit d'une intervention américaine. Et c'est la dernière grande histoire d'affrontement entre espions de l'époque moderne qui n'avait encore jamais été racontée. Alors, quel est le point commun avec ce que j'ai écrit sur l'Iran ? Je crois qu'un point essentiel, c'est que je cherche à montrer que les crises mondiales n'éclatent pas simplement parce qu'un fou se réveille dans un autre pays et décide de faire une folie. Ces crises ne sortent pas de nulle part. Elles ont des racines. Et c'est ce qui s'est passé en Iran. Si les États-Unis n'avaient pas soutenu un coup d'État en mille neuf cent cinquante-trois et réinstallé le chah sur son trône du Paon, la démocratie aurait pu s'épanouir et s'enraciner en Iran.

Et cela aurait pu envoyer un signal à tout le Moyen-Orient. Tout aurait donc pu être très différent. Aujourd'hui, nous voyons les Iraniens comme des gens qui nous détestent, comme nos ennemis. Mais quand on se penche sur l'histoire, on peut comprendre pourquoi il en est ainsi. C'est ce que j' essaie aussi de faire dans Boiling Point, à propos de notre conflit en Ukraine. Cette guerre n'a pas commencé seulement le vingt-quatre février deux mille vingt-deux. Si l'on regarde ce qui s'est passé ce jour-là, l'image est claire : un pays en armes a franchi la frontière et envahi un pays plus petit. Mais cette image peut aussi être vue comme la scène finale d'un très long film qui s'est déroulé sur soixante-quinze ans. Et si vous voulez savoir ce qu'il y a dans ce film, comment nous en sommes arrivés à ce jour-là, c'est dans Boiling Point que je le raconte.

#Danny

Qu'est-ce qui a poussé les États-Unis à s'intéresser autant à l'Ukraine, Stephen ? Parce qu'aujourd' hui, les responsables américains, les élites de Washington, présentent les choses comme si leur seule préoccupation était le sort de l'Ukraine : les pauvres Ukrainiens face au grand méchant envahisseur russe, pour reprendre votre description de l'invasion russe. Mais pourquoi les États-Unis s'intéressent-ils à l'Ukraine depuis soixante-quinze ans, d'autant que cela correspond à peu près au moment où ils sont devenus la première superpuissance mondiale, ou la puissance hégémonique, comme certains le disent ? Qu'est-ce qui intéresse tant les États-Unis en Ukraine ?

#Stephen Kinzer

Eh bien, tout d'abord, cette expression que vous avez employée, « les pauvres Ukrainiens », c'est eux que nous sommes censés défendre. En réalité, je peux vous dire que ce n'est pas pour les Ukrainiens que nous menons cette guerre. Les Ukrainiens ne sont que des victimes sacrifiées. C'est un affrontement entre deux grandes puissances, les États-Unis et la Russie. Et les États-Unis ne semblent pas se soucier des dégâts causés en Ukraine. C'est une autre raison qui m'a poussé à écrire ce livre. J'ai été correspondant de guerre, en Amérique centrale, puis dans les Balkans. J'ai vu la guerre de près. Et ça me brise vraiment le cœur de penser aux dizaines de milliers de jeunes Ukrainiens qui sont allés à la mort, et aux ravages infligés à ce pays.

Ce qu'on lit sur les destructions causées par les frappes aériennes est effroyable. C'est atroce. Un nouvel hiver nous attend, où les Ukrainiens vont mourir de faim et de froid dans le noir. Et tout ça parce que les États-Unis ne veulent pas négocier pour y mettre fin. Alors vous demandez : d'où ça vient ? Si l'objectif n'est pas d'aider l'Ukraine ou de sauver les Ukrainiens — et en fait, c'est le contraire, puisqu'on sacrifie les Ukrainiens —, quel est l'objectif ? Eh bien, dans Boiling Point, je fais remonter le récit à la période qui a suivi immédiatement la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est à ce moment-là qu'on a décidé que l'Union soviétique serait notre grand ennemi, ou notre grand rival.

Et le premier responsable des opérations clandestines de la CIA, Frank Wisner, a décidé, sans doute à juste titre, que si l'on voulait créer des problèmes à l'Union soviétique sur son propre territoire, c' était en Ukraine qu'il fallait le faire. Il a donc décidé d'essayer de mettre sur pied, en Ukraine, un réseau subversif de militants, de saboteurs, d'organisateurs et de combattants. Le problème, c'est qu' on ne connaissait aucun de ces gens-là, parce que pendant la guerre, on avait été alliés à l'Union soviétique. On ne connaissait donc personne dans les milieux antisoviétiques. Qui les connaissait ? Les nazis. C'étaient eux qui avaient créé ce réseau. Or, le hasard a voulu que, juste après la fin de la guerre, un général nazi, Reinhard Gehlen, se rende aux Américains et leur annonce qu'il avait dirigé un service appelé Fremde Heere Ost, qui était le réseau de renseignement d'Hitler pour l'ensemble de l'Union soviétique et de l'Europe de l'Est.

Gehlen a donc passé un accord avec les Américains, dont les deux parties ont largement profité. Les Américains ont accepté de ne pas le pendre. En fait, ils allaient plutôt l'embaucher. Et il a pu faire entrer avec lui plusieurs dizaines de ses anciens officiers nazis sur la liste des salariés de la CIA. En échange, Gehlen a fourni à la CIA tous les dossiers sur microfilm concernant les militants antisoviétiques en Ukraine, dans le reste de l'Europe de l'Est et en Union soviétique, qu'il avait cachés dans une grotte en Bavière. Notre opération en Ukraine s'est donc construite sur des bases initialement posées par les nazis. La CIA a ensuite commencé à s'intéresser aux militants et aux nationalistes ukrainiens que nous pourrions faire venir aux États-Unis pour aider à promouvoir ce projet.

Et certaines des personnes que nous avons fait venir étaient d'anciens nazis qui n'auraient pas pu entrer aux États-Unis en vertu des lois sur l'immigration. En mille neuf cent quarante-neuf, Allen Dulles, le directeur de la CIA, a convaincu le Congrès d'adopter une loi lui donnant le droit de faire entrer chaque année aux États-Unis cent personnes qui, autrement, n'auraient pas été admises selon les procédures habituelles d'immigration. C'était une façon détournée de parler des nazis. Alors, qui étaient ces gens ? Je vais vous donner un seul exemple. Cet homme est devenu en quelque sorte l' Ukrainien préféré de la CIA. Il s'appelait Mykola Lebed. Nous l'avons fait venir aux États-Unis dans ce premier groupe de cent personnes, en mille neuf cent quarante-neuf. La CIA l'a placé à la tête d'une maison d'édition appelée Prolog, qui se présentait comme indépendante, mais qui avait en réalité été créée et était financée par la CIA.

C'était une organisation qui imprimait toutes sortes de tracts, de journaux et de magazines, tous destinés à attiser le nationalisme ukrainien et la haine de la Russie. Une partie de ces publications était diffusée au sein de la diaspora, et une autre était introduite clandestinement en Ukraine. Lebed est aussi devenu le chef de ce qu'on appelait le Conseil suprême de la résistance ukrainienne en exil, une organisation de la CIA qui visait à rassembler tous les Ukrainiens des États-Unis dans cette lutte. Alors, qui était Mykola Lebed ? Cet homme avait participé activement à la Shoah. En mille neuf cent quarante-trois, les forces sous son commandement, dirigées par la Gestapo, ont mené une campagne de massacres en Pologne, au cours de laquelle des dizaines de milliers de Juifs et de Polonais ont été massacrés.

Le fait que lui et d'autres de son acabit soient aujourd'hui honorés en Ukraine a aussi provoqué une immense indignation en Pologne. Je viens de lire que Lech Wałęsa a déclaré avoir arraché le ruban ukrainien de sa veste, parce que ces gens qui ont massacré tant de Polonais sont aujourd'hui célébrés comme des héros. Cela montre donc que ce projet est né de l'idée que combattre le pouvoir soviétique était si important que nous étions prêts à accueillir dans notre camp quiconque voulait se joindre à ce combat. Et les nazis ukrainiens ont joué un rôle de premier plan dans ce processus. Alors, quand on lit aujourd'hui des articles sur l'influence de groupes crypto-nazis ou néonazis en Ukraine, ça ne sort pas de nulle part. C'est là le point de départ de tout ce projet américain, qui remonte à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

#Danny

Et compte tenu de cette histoire, on peut comprendre que la Russie d'aujourd'hui — et, j'imagine, les Soviétiques avant elle — ait vu cela comme une menace majeure, dès le départ et à mesure que cela prenait de l'ampleur, sachant que vingt-sept millions de personnes sont mortes en Union soviétique à cause des agissements des nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais compte tenu de ce que vous venez de dire, dans ces deux guerres — la guerre en Ukraine et la guerre des États-Unis contre l'Iran —, il y a aussi ce discours selon lequel, vous savez, les gens que les États-Unis soutiennent seraient purs.

Ce sont justement les gens que nous devrions défendre. Ils ont fait ça en Iran aussi. Avant le début de la guerre, il y a eu des manifestations qui sont devenues très, très, très violentes. En Iran, bien sûr, la CIA a elle aussi été très active ces dernières années. Je me demande si vous voyez des parallèles dans la manière dont les États-Unis ont abordé ces deux guerres, compte tenu de toutes les recherches approfondies que vous avez menées sur l'Ukraine. Y a-t-il des parallèles avec le comportement des États-Unis dans l'escalade qu'ils ont provoquée au Moyen-Orient ?

#Stephen Kinzer

Je pense que l'un des véritables points communs, c'est cette idée que la guerre n'est qu'une option politique raisonnable parmi tant d'autres. En fait, ce serait même l'option à privilégier, parce que c' est la plus facile quand on est les États-Unis. Donc, je pense que, dans les deux cas, nous avons laissé passer à plusieurs reprises des occasions de négocier. Nous avons eu une véritable occasion de mettre fin à notre crise avec l'Iran sous Obama, grâce à son accord sur le nucléaire. Et c'était un exemple qui montrait qu'il existe des portes de sortie à ces crises, si on veut bien les emprunter. Et je pense que cela nous montre que, dans le cas de l'Iran, il y a une réponse. Il y a une solution. Nous l'avions déjà. Le seul problème, c'est qu'il n'y a aucune volonté politique d'imposer cette solution.

Et je pense que c'est la même chose en Ukraine. En ce moment, je dois dire que, pour la première fois, j'éprouve un peu de sympathie pour Zelensky. J'ai entendu Trump dire plusieurs fois récemment que Zelensky aurait dû mettre fin à cette guerre il y a longtemps, ce qui est vrai. Il aurait pu le faire. Mais je me dis que, si Zelensky entend ça, il se dit peut-être : « Attendez une minute. J' étais prêt à mettre fin à cette guerre deux semaines après son début. Nous avions mené des négociations à Istanbul. Nous étions prêts à signer. Mais vous, Biden, vous avez envoyé Boris Johnson, le Premier ministre britannique, à Kiev pour me voir, me faire la leçon en me pointant du doigt et me dire : "Ne signez pas." » Boris Johnson a dit à Zelensky : « Poutine est un criminel de guerre. Il faut le combattre, pas négocier avec lui. »

Alors maintenant, Zelensky se dit peut-être : « Attendez une minute, vous me criez dessus parce que j'ai fait ce que vous m'aviez dit de faire, c'est-à-dire ne pas négocier. » Donc, je pense que dans les deux cas, s'il y a une volonté politique, les grandes lignes de la solution sont assez claires. Mais pour l'Ukraine, je vois une différence : c'est l'état d'esprit à Washington. Il semble vraiment y avoir un très fort mécontentement à l'égard de la guerre en Iran, dans les deux camps politiques. La guerre en Ukraine, elle, reste très populaire au Congrès. Ça va de Tom Cotton à Bernie Sanders. Tous pensent que c'est une excellente idée de continuer à envoyer toujours plus d'armes en Ukraine. Je viens de lire ce matin que Chris Murphy, le sénateur du Connecticut, disait : « C'est très simple. »

« Notre président est de mèche avec nos ennemis. C'est aussi simple que ça. » Ça montre bien que le simple fait de vouloir négocier, de chercher un terrain d'entente et la paix, suffit à vous faire traiter de traître. Et je pense que c'est une grande différence : à Washington, il y a un désir politique

de mettre fin à la guerre en Iran, en partie lié au sentiment anti-Trump, mais il n'y a aucune volonté politique de mettre fin à la guerre en Ukraine. Et ça me rend dingue d'entendre des sénateurs dire des choses comme : « C'est l'argent le mieux dépensé de toute notre histoire, parce qu'on tue des Russes et qu'aucun Américain ne meurt. » C'est une preuve de plus du peu de cas qu'on fait de la vie de gens ordinaires, d'êtres humains bien réels, simplement parce qu'ils sont ukrainiens.

#Danny

Et qui sort gagnant de ces guerres ? Des analystes, sur cette chaîne et dans d'autres émissions, ont souligné tous les revers qu'ont subis les États-Unis, aussi bien en Iran qu'en Ukraine, et à quel point cela leur a compliqué la tâche sur de nombreux fronts militaires. Mais, en même temps, ils continuent. Et comme vous l'avez dit, ils continuent avec enthousiasme, particulièrement en Ukraine. Il semble que la guerre en Iran, à cause de la crise économique et des répercussions qu'elle a provoquées, ait été moins populaire pendant la période électorale. Mais, à ses débuts non plus, elle n' a guère été contestée. Alors, d'après vos recherches, qui en sort gagnant, au juste ? Vous avez écrit tellement de livres. Vous avez voyagé dans tellement d'endroits. À qui profitent exactement ces guerres si, vous savez, elles se poursuivent malgré ce genre de conséquences, qui ont des effets bien réels sur les gens ordinaires, et même sur la puissance des États-Unis dans le monde ?

#Stephen Kinzer

Tant de ces interventions américaines sur lesquelles j'ai écrit finissent non seulement par nuire au pays visé, mais aussi par saper et affaiblir la sécurité des États-Unis. Alors vous demandez : qui y gagne ? Eh bien, permettez-moi de revenir au début de cette démarche qui consistait à avancer l' OTAN jusque sous le nez de la Russie. Vous connaissez tous cette histoire : en mille neuf cent quatre-vingt-dix, il avait été convenu que nous n'étendrions pas l'OTAN davantage vers l'est. Nous l' avons fait quand même. Et dans Boiling Point, je cite un représentant de l'OTAN qui répond aux protestations de la Russie : « Attendez, vous aviez promis de ne pas vous étendre vers l'est. Maintenant, c'est ce que vous faites. Pourquoi ? » Et le porte-parole de l'OTAN a répondu : « Eh bien, ce n'étaient que des propos tenus à titre privé par certains dirigeants lors de ces réunions à Berlin. »

L'Alliance elle-même n'a jamais voté là-dessus, donc ces propos tenus en privé ne comptent pas. Comment en est-on arrivé à se lancer dans ce projet d'expansion de l'OTAN jusque sous le nez de la Russie, alors qu'on avait promis de ne pas le faire, même si cette promesse n'avait pas la force contraignante d'un traité ? Eh bien, cela remonte à Bill Clinton. Et si l'on veut désigner une personne responsable d'avoir enclenché la dynamique qui a mené à la guerre en Ukraine, c'est bien Bill Clinton. Mais si l'on prend du recul, un autre président aurait peut-être agi de la même façon. Regardez le contexte politique dans lequel Clinton a pris cette décision. Tout d'abord, ce n'était pas un grand connaisseur des affaires internationales, c'est le moins qu'on puisse dire. Et l'idée que, trente ans plus tard, cela pourrait provoquer une explosion avec la Russie ne lui traversait guère l' esprit.

Clinton s'est rendu à l'inauguration du musée de l'Holocauste à Washington. Là, les présidents de la Tchécoslovaquie et de la Pologne sont venus le voir. Ils lui ont dit : « Nous voulons entrer dans l' OTAN. » De retour à la Maison-Blanche, il a dit à son conseiller à la sécurité nationale : « Mettez ce projet en route. » Pourquoi a-t-il fait ça ? Eh bien, comme je l'ai dit, ce n'était pas quelqu'un qui comprenait la géopolitique. Il ne faisait pas non plus partie de ces gens à Washington qui avaient grandi dans la haine de la Russie. Je ne pense pas qu'il ait eu de sentiments particuliers à l'égard de la Russie, pas plus que n'importe quel autre Américain. Mais il avait deux ou trois raisons très importantes de faire avancer l'élargissement de l'OTAN. Premièrement, l'industrie de l'armement. On sait que c'est l'un des lobbies les plus puissants et les plus riches des États-Unis. Les industriels de l' armement salivaient à l'idée d'un élargissement de l'OTAN, parce que chaque pays qui y adhère doit acheter un arsenal entièrement neuf : de nouveaux avions, de nouveaux chars, de nouvelles mitrailleuses, tout.

Et tout doit être compatible avec l'OTAN, ce qui est une façon détournée de dire : acheté aux États-Unis. L'industrie de l'armement a donc, inutile de le préciser, dépensé des millions de dollars en lobbying pour l'élargissement de l'OTAN, et elle se serait violemment retournée contre Clinton s'il avait tenté de lui barrer la route. Deuxième raison : Clinton briguait un second mandat en mille neuf cent quatre-vingt-seize. Son adversaire, Bob Dole, promettait de faire entrer tous les pays d'Europe de l'Est dans l'OTAN dès le lendemain. Clinton devait donc penser aux voix des Américains d'origine polonaise, ukrainienne, slovaque et hongroise, tous présents dans des États clés comme la Pennsylvanie, l'Indiana et l'Illinois. Il aurait perdu l'élection s'il avait pris la parole pour dire : « Une attitude d'homme d'État consisterait à reporter l'élargissement de l'OTAN, parce que cela pourrait créer des tensions avec la Russie. »

Il était bombardé d'appels de toutes parts, de Bill Bradley à Pat Moynihan en passant par Sam Nunn, pour qu'il ne fasse pas ça. Même George Kennan, le plus célèbre des spécialistes de la Russie, avait prédit exactement comment la Russie réagirait si nous venions lui mettre notre alliance militaire sous le nez. En ce sens, je pourrais dire que l'industrie de l'armement en a profité. Clinton en a profité, parce qu'il s'est fait réélire. C'est l'un des événements les plus importants de notre vie, et nous avions à peine conscience de ce qui se passait à l'époque : l'expansion de l'OTAN vers l'est. Et je pense que l'autre grand bénéficiaire de cette guerre, en dehors de l'industrie de l'armement, découle directement de ce fait.

C'est l'OTAN. C'est l'idée que les États-Unis peuvent dire : « C'est nous qui commandons. Et tant que nous n'aurons pas dit qu'il peut y avoir la paix, il n'y aura pas de paix. » Et nous ne négocions pas. Nous ne pratiquons pas ce que les chercheurs appellent l'empathie stratégique : se mettre à la place de la personne d'en face. Nous avons décidé que la Russie n'avait aucune préoccupation légitime en matière de sécurité. Nous ne voulons pas parler à la Russie. Et c'est pour ça que la guerre continue. Avec la Russie, il n'y a que deux possibilités : soit nous négocions avec elle, soit nous ne négocions

pas. Si nous ne négocions pas, la guerre se poursuit de plus belle. Si nous négocions, ceux qui le préconisent sont traités de traîtres. L'OTAN s'est donc donné une nouvelle mission. Vous savez, le pacte de Varsovie s'est dissous après la fin de la guerre froide.

L'OTAN aurait pu faire la même chose, ou même passer d'une organisation militaire à une organisation politique. Mais cela aurait brisé un puissant élan bureaucratique et privé tous ces généraux américains de postes si agréables à Bruxelles. Les grandes bureaucraties comme l'OTAN continuent toujours sur leur lancée. Alors, si l'on se demande à qui profite la guerre, je pense que c' est à l'industrie de l'armement et à l'élite politique américaine. Et peut-être même à ce qu'on pourrait appeler la conscience politique américaine, parce que cela nous donne le sentiment de dominer encore le monde. Et le danger, bien sûr, c'est qu'en réalité, ce n'est plus le cas. Et c'est ce qui fait éclater tous ces conflits.

#Danny

Alors, à partir de là, je voulais vous interroger sur le point de rupture dans cette marche des États-Unis vers une guerre avec la Russie au sujet de l'Ukraine. Cela marque bien ce que certains ont appelé, même dans les milieux de Washington, une ère de rivalité entre grandes puissances. Et l'une des choses sur lesquelles j'insiste dans cette émission, c'est que ces guerres prennent de l'ampleur et que les enjeux deviennent de plus en plus importants à mesure que les États-Unis gravissent les échelons de l'escalade face à un pays comme la Russie. Et nous avons vu toutes les conséquences que les États-Unis subissent maintenant du fait de leur guerre contre l'Iran. Quelles leçons votre dernier livre et vos écrits nous apportent-ils sur la trajectoire actuelle des États-Unis, cette superpuissance, disons, sur le déclin, comme certains l'ont qualifiée, alors qu'ils continuent de s' engager toujours plus loin dans cette guerre en Ukraine et, bien sûr, de suivre leur politique interventionniste dans son ensemble ?

#Stephen Kinzer

Le dilemme de sécurité auquel nous sommes confrontés dépasse l'Ukraine, comme vous le soulignez. Et vous avez évoqué l'échelle de l'escalade. Dans cette guerre en Ukraine, la Russie pourra toujours monter plus haut sur cette échelle, parce que les Russes considèrent qu'il s'agit pour eux d'une guerre véritablement existentielle. C'est la survie même de leur nation qui est en jeu. Pour nous, l'enjeu n'est pas le même, donc nous ne sommes pas prêts à aller aussi loin qu'eux. L'une des leçons qu'on peut en tirer, à mon avis, c'est que les États-Unis ont commis une grave erreur à la fin de la guerre froide. Et j'en tiens aussi les Européens pour responsables. C'était une période de changements considérables, qui offrait d'immenses possibilités en Europe. Il aurait fallu organiser une grande conférence où tous les dirigeants européens se seraient réunis pour tenter de répondre à cette question : « Quelle sera la nouvelle architecture de sécurité de ce continent ? »

C'est ce qui s'est passé après les guerres napoléoniennes. Vous vous souvenez du congrès de Vienne, en mille huit cent quinze. Tous les dirigeants européens étaient là. Ils ont mis en place un

système et ont maintenu la paix en Europe pendant cent ans. Après la Seconde Guerre mondiale, nous avons créé les Nations unies, la Banque mondiale et le Fonds monétaire international. Nous avions un nouveau système pour organiser le monde. Mais à la fin de la guerre froide, nous n'avons rien fait de tel. Et je pense que la raison est très simple. Les États-Unis se sont dit : « Nous n'avons besoin de négocier avec personne. Nous allons simplement dicter ce que sera le nouvel ordre de sécurité. » Sans surprise, cette approche s'est révélée totalement inadaptée. Nous avons désespérément besoin d'une nouvelle architecture de sécurité pour l'Europe. Au lieu de cela, nous avons fait tout le contraire. Nous sommes revenus à l'ancienne architecture de sécurité, celle d'une Europe divisée.

C'est exactement comme pendant la guerre froide, sauf que la ligne de démarcation a été repoussée de quelques centaines de kilomètres vers l'est. Il y a donc eu un profond manque d'imagination et une grande réticence à prendre en compte les intérêts de tous les pays en matière de sécurité. Et cela inclut la Russie. Les États-Unis continuent d'affirmer que la Russie n'a aucune préoccupation légitime en matière de sécurité. Et tant que nous continuerons à tenir ce discours, il sera difficile de voir comment nous pourrons enfin sortir de ce dilemme de sécurité. Alors, à mes yeux, le plus grand défi auquel le monde est confronté aujourd'hui, si vous me demandez de prendre un peu plus de hauteur, est bel et bien lié à l'évolution des rapports de force. Les États-Unis perdent donc de leur puissance, du moins en termes relatifs, à mesure que d'autres pays montent en puissance.

Alors, la grande question qui se pose à mes yeux, c'est celle-ci : les États-Unis sont-ils prêts à accepter cette évolution inévitable ? Sommes-nous prêts à vivre dans un monde que nous ne dominons pas complètement ? Ou allons-nous réagir violemment à ce changement, parce qu'il n'y a tout simplement rien, dans la conscience américaine, qui nous permette ne serait-ce que d'imaginer un monde où nous ne faisons pas la loi ? Allons-nous réagir violemment et déclencher des guerres chaque fois que notre autorité est contestée, comme c'est précisément le cas en Iran ? Donc, si le monde de demain sera plus ou moins pacifique, cela dépendra, je crois, en grande partie de la volonté des États-Unis de s'adapter à un monde nouveau. Cela impliquerait de négocier avec des pays que nous considérons comme nos adversaires et, inévitablement, de faire des compromis avec eux. La Russie serait un très bon point de départ.

#Danny

Steven, je tiens à ce que tout le monde sache où trouver votre livre. J'ai mis un lien Amazon dans la description de la vidéo pour que chacun puisse l'acheter : « Boiling Point: How America Brought War to Ukraine ». J'ai aussi mis le lien vers votre site internet dans la description, ci-dessous. Mais avant de terminer cette émission, souhaitez-vous ajouter un dernier mot ?

#Stephen Kinzer

Pour ce qui est de savoir où acheter mon livre, j'ai vraiment un conseil à vous donner. J'adore parcourir Amazon pour repérer les livres qui m'intéressent. Ensuite, je vais chez mon libraire

indépendant de quartier et je les commande là-bas. Nous vivons une époque où les points de vue dissidents sur les affaires du monde sont systématiquement exclus du débat public et médiatique. Si on veut sortir de cette situation, il nous faut un écosystème alternatif. Les librairies indépendantes en sont un élément essentiel. Alors, j'aime à penser que « Boiling Point » s'inscrit dans l'esprit des librairies indépendantes, et j'encourage vivement les gens à l'acheter chez elles.

#Danny

Oui, je suis tout à fait d'accord. Steven, j'ai hâte qu'on ait l'occasion de se reparler. Je ne manquerai pas de rester en contact avec vous. C'était une excellente émission aujourd'hui. J'invite tout le monde à découvrir votre site et votre livre dans la description de la vidéo, juste en dessous. Toutes les informations s'y trouvent. Encore un grand merci.

#Stephen Kinzer

C'était un plaisir d'être avec vous, Danny. Merci.

#Danny

Oui, prenez soin de vous. Bon, tout le monde, voilà pour l'émission d'aujourd'hui. Je vais juste faire quelques annonces avant de vous quitter. Demain, l'émission sera plus tardive, à vingt et une heures, heure de la côte Est, avec Ben Norton et KJ Noh. Ce sera donc à vingt et une heures, heure de la côte Est, le dix-huit novembre. Il est aussi possible que je fasse un point sur l'actualité, une analyse des derniers développements, plus tôt dans la journée, peut-être même en début de journée, du moins à l'heure de la côte Est. Alors, restez à l'écoute, activez vos notifications et guettez ça. Ensuite, jeudi dix-neuf, je recevrai le colonel Lawrence Wilkerson et Larry Johnson, puis Patrick Henningsen vendredi pour terminer la semaine. Alors, tout le monde, cliquez sur « J'aime » avant de partir. C'était une très belle émission aujourd'hui.

Cliquez sur le bouton « J'aime ». Ça aide à mettre l'émission en avant dans l'algorithme de YouTube. Pensez à soutenir le travail de Stephen Kinzer et à acheter ses livres. Ils sont absolument essentiels pour comprendre le contexte historique dans lequel s'inscrivent ces évolutions géopolitiques. Alors, soutenez-le. Bien sûr, allez aussi découvrir le travail d'Elijah Manier. Vous trouverez tout ça dans la description de la vidéo. Vous y trouverez aussi tous les liens pour soutenir cette émission, notamment sur Patreon, Substack, et bien d'autres plateformes. Je tiens aussi à remercier Ware et Pilgrim Sam. Il m'a semblé voir Patty aussi. Je vois quelques membres. Merci beaucoup, Serby et Mike. Vous pouvez tous devenir membres. Ça aide à soutenir l'émission. Il y a plein de façons de soutenir l'émission dans la description de la vidéo, juste en dessous. Alors, faites-le, et je vous retrouve tous demain. Prenez soin de vous, et à la prochaine. Au revoir !